

Catherine Grandjean et Aliko Moustaka (éditeurs), **Aux origines de la monnaie fiduciaire. Traditions métallurgiques et innovations numismatiques**. Scripta Antiqua, tome 55. Éditions Ausonius, Bordeaux 2013. 200 pages avec 73 figures et illustrations noir et blanc.

Ce petit volume rassemble douze communications, accompagnées d'une introduction des éditeurs et d'une conclusion de Raymond Descat, qui ont été présentées à Tours en novembre 2012 au cours d'un atelier international sur les débuts de la monnaie de bronze dans le monde grec. Organisé par deux équipes de recherche des universités de Tours (Centre tourangeau d'histoire et d'étude des sources) et d'Orléans (IRAMAT, Centre Ernest Babelon), cet atelier renoue avec un sujet largement délaissé des rencontres depuis les colloques internationaux du Centro internazionale di Studi Numismatici (Naples) dans les années 1970.

Outre celui sur la monnaie de bronze de Poseidonia (publié en 1973), on connaît surtout celui tenu en 1977 à Naples sur «Le origini della monetazione di bronzo in Sicilia e in Magna Grecia» (actes publiés en 1979 par l'Istituto italiano di numismatica), dont il vaut la peine de rappeler brièvement les conclusions. Selon les communicants d'alors, l'usage d'un numéraire de bronze aurait avant tout répondu à un besoin pratique, celui de remplacer les petites dénominations d'argent, peu maniables, par des espèces de plus grands modules et plus lourdes, faites à partir d'un alliage moins onéreux que l'argent. Cependant, les premières monnaies de bronze n'avaient pas l'aspect de flans frappés mais correspondaient à des objets coulés de formes diverses (conique, ovale). Ces «cast shapes», selon l'hypothèse de Martin Jessop Price, seraient nés de l'initiative privée de marchands qui auraient produit eux-mêmes ce «token coinage», substitué des très petites monnaies d'argent dont le poids pouvait, comme à Agrigente, descendre jusqu'à 0,08 grammes. Devant la large acceptation des bronzes coulés, qui cir-

culèrent de ville en ville, les cités auraient finalement pris en charge la frappe des premiers bronzes à la place des «cast shapes». Sans revenir sur le détail des chronologies avancées pour les différentes cités, l'usage de numéraire de bronze se serait ainsi diffusé au gré des contacts entre colonies et cités, tandis que l'importance croissante du commerce aurait assuré une circulation plus intense de petit numéraire. Depuis les premières monnaies de bronze apparues en Sicile vers le milieu du cinquième siècle, la frappe de numéraire de bronze gagna le sud de la péninsule italienne à la fin de ce siècle, plus tard encore la Grèce et l'Asie Mineure au début du quatrième siècle.

Plus de trente ans après la tenue de ce colloque, plusieurs points font toujours consensus. Les participants de l'atelier tourangeau reconnaissent dans le bronze monnayé un complément à l'argent (p. 35; 81), dont il devait remplacer les plus petites dénominations (p. 57; 95) tout en facilitant les échanges (p. 63). Cependant, des progrès importants ont été réalisés au niveau de la chronologie. Dans l'état actuel des connaissances, il semble que les premières frappes de bronze précisément datables aient eu lieu à Sybaris entre 446 et 444 (p. 82 s.), avant que les autres colonies de la péninsule italienne telles Poseidonia, Métaponte et Crotona ne lui emboîtent le pas au cours de la seconde moitié du cinquième siècle. Néanmoins, le numéraire d'argent demeure l'étalon de référence pour ces bronzes frappés. De la sorte, Métaponte frappe un bronze marqué «Obolos» (p. 85), qui s'avère être à la fois un complément et un substitut au numéraire de métal blanc. Par ailleurs, l'attention portée aux contextes archéologiques des trouvailles monétaires permet de remonter quelque peu l'apparition du bronze frappé en Grèce même. Le premier bronze de Grèce égéenne aurait été frappé à Salamis dans les années 430 (p. 112). Celui des Chalcidiens de Thrace aurait suivi un peu plus tard, vers la fin des années 420-410 (p. 117), alors qu'en Phénicie, les premières monnaies de bronze ne sont pas attestées avant le milieu du quatrième siècle (p. 162).

L'un des grands mérites de ce recueil est de mettre en évidence d'importantes différences régionales dans l'adoption du numéraire de bronze frappé. Si les «cast shapes» comme les dauphins d'Olbia, les pointes de flèches pontiques, les cônes et pièces de forme ovoïdale d'Agrigente ou triangulaire de Sélinonte font office de réelles monnaies dès environ 500, le passage à un numéraire de bronze frappé demeure quant à lui inégal selon les régions et étalé dans le temps. Certes, l'utilisation plus ancienne du bronze non monnayé est bien attestée pour les paiements, de manière assez rare en Mésopotamie d'après les documents disponibles (3000-2000 av. J.-C.; p. 141), plus fréquente dans les transactions en Crète où chaudrons, broches et haches servaient d'unités de poids ou de compte de la seconde moitié du sixième siècle et jusqu'au troisième (p. 36). Pour autant, on ne voit pas que cet usage ait particulièrement favorisé l'adoption du numéraire de bronze

sur l'île, où les premières frappes de bronze sont plus tardives qu'en Grande Grèce. Une toute autre évolution est observée en Phénicie, où l'usage de minuscules fractions d'argent (jusqu'au $1/128$ de sicile frappé à Sidon, soit un poids théorique de 0,06 grammes!) s'est poursuivi jusqu'à la conquête d'Alexandre, freinant la production de bronze frappé qui ne prit réellement son essor en Syrie que sous Antiochos III (223–187; p. 165; 168 s.).

Ainsi, ces études remettent partiellement en question les conclusions du colloque napolitain de 1977 qui voyaient, depuis les colonies de Sicile et du sud de la péninsule italienne, une diffusion progressive de la frappe et de la circulation du numéraire de bronze grâce aux relations entre cités éloignées. Néanmoins, on ne trouvera pas d'explication définitive quant à l'origine de la monnaie de bronze et à sa large diffusion – mais ce n'était pas le but recherché par les organisateurs. Devant la richesse informative des communications, je rappellerai pour ma part un article de Martin Jessop Price (*Early Greek Bronze Coinage*. Dans: *Essays in Greek Coinage Presented to Stanley Robinson* [Oxford 1968] 90–104) expliquant la frappe du bronze par des situations d'urgence (siège, désordre économique), par le besoin de petit numéraire dans le développement de l'économie monétaire ou par le profit réalisé par la frappe d'un alliage bon marché, et je rejoindrai les dernières remarques conclusives de Raymond Descat (p. 187) pour placer l'autorité émettrice – c'est-à-dire avant tout les cités et leurs citoyens – au cœur de l'initiative de ce monnayage.

La motivation première de la substitution du bronze à l'argent pour les petites dénominations aurait été l'économie réalisée lors du financement de l'émission. En effet, non seulement les marques de valeur apposées sur les bronzes coulés et frappés en Sicile fixaient (voire forçaient) le cours de ces monnaies introduites à la place de certaines dénominations d'argent, mais les bronzes reprenaient souvent les types iconographiques de l'argent, afin probablement de mieux familiariser les utilisateurs avec ces nouvelles espèces. Ce sont là me semble-t-il deux aspects très concrets des efforts réalisés par les autorités émettrices visant à une plus large acceptation du numéraire de bronze, motivée par l'économie d'argent-métal lors de l'émission. Qui d'autre aurait pu, sinon la volonté d'un État (plutôt que l'initiative privée à l'origine des «*cast shapes*», chère à Price), passer outre les usages établis et imposer ces dénominations d'un nouveau genre au sein d'un système monétaire préexistant? Si la valeur des monnaies de bronze est fondée sur la confiance accordée au pouvoir qui l'émet, le caractère fiduciaire de ce numéraire n'est pas une innovation en soi – et le titre donné aux actes peut paraître critiquable sur ce point. En effet, non seulement les petites monnaies d'argent (p. 60; 72 s.) mais aussi les premières monnaies d'électrum, comme le soulignait Price lors du colloque napolitain de 1977, revêtaient déjà un caractère fiduciaire.

Les résultats des analyses élémentaires des alliages utilisés, qui constituent un apport remarquable dans le colloque, soulignent également la place centrale de l'autorité émettrice dans l'évolution du numéraire de bronze. Dans les premières frappes de bronze, la teneur constante en étain donnait un aspect doré – peut-être attrayant – aux pièces. Mais avec la banalisation du bronze tout au long de la période hellénistique, des considérations plus économiques (telle la relation entre le coût de fabrication et la valeur des dénominations mises en circulation) passèrent au premier plan, si bien que l'ajout de plomb, métal à bon marché, gagna en importance dans l'alliage au détriment de l'étain (p. 52 s.). Cependant, l'alliage cuivre-plomb n'est pas exclusif au cours du premier siècle av. J.-C., qui voit la frappe des premières monnaies en orichalque (cuivre-zinc). On aurait aimé que cette innovation soit également abordée car, si elle ne fait pas partie des bronzes à proprement parler, l'orichalque devient un alliage monétaire concurrent, sans qu'on puisse expliquer les raisons de son utilisation. L'orichalque imitant l'or par sa couleur, les monnaies ainsi frappées auraient-elles rappelé, non sans un certain côté antiquisant, les premières monnaies de bronze dont la teneur élevée en étain leur assurait un aspect doré?

Enfin, d'autres pistes de recherches ouvertes sur l'origine de la monnaie de bronze mènent encore on ne sait trop où. Hormis la technique commune dans la préparation et l'utilisation de l'alliage, qui va presque de soi, le lien supposé entre la monnaie et la métallurgie du bronze en général (p. 13; 15) n'est pas évident à la lecture du premier exposé, où manque un lien direct avec la monnaie. De même, l'hypothèse avancée pour les premiers monnayages de bronze en Lydie, qui place, pour Sardes, le début de la frappe du bronze sous la simple influence d'artisans métallurgistes présents dans la cité (p. 157–159), n'emporte pas la conviction. Elle fait trop peu de cas de la dimension hautement politique à l'origine des émissions monétaires, dont la décision n'était pas le fait d'un seul individu – on en veut pour preuve la vaine tentative de Dionysios Chalkous d'introduire un monnayage de bronze à Athènes au cinquième siècle (p. 83) – mais celle de l'assemblée des citoyens de la cité.

Quoi qu'il en soit, les quatorze auteurs ont réussi à faire de ces actes une lecture extrêmement recommandable, offrant non seulement une synthèse des connaissances actuelles (chronologie, analyses élémentaires, études de cas régionales) mais aussi une approche théorico-historique de la monnaie et des échanges. Ce volume renouvelle sans conteste le débat sur l'origine du numéraire de bronze, tout en élevant la réflexion à un niveau n'ayant rien à envier à la rencontre napolitaine de 1977, qui rassemblait déjà d'éminents historiens et numismates.